

Homélie du vendredi saint 10 avril 2020

Chers frères et sœurs, chers amis, il y a un an tout juste, à pareille époque, nous étions déjà sous une forme de sidération, blessés que nous l'étions par l'incident de la cathédrale Notre-Dame-de-Paris. Nous avons tous à l'esprit, en ce jour même du vendredi saint où nous célébrions la Passion du Seigneur, cette croix lumineuse qui s'était ouverte sur les décombres de l'intérieur de la cathédrale, et qui s'ouvrait à la piété de tous les français et du monde entier

Aujourd'hui encore, nos églises souffrent, je parle de nos églises de pierre. Elles ne sont pas détruites, elles ne sont pas incendiées, mais elles souffrent de l'absence de ceux et celles pour qui elles ont été construites. Comme il est signifiant, d'une signification que nous avons encore à approfondir, de vivre ces moments où nous sommes confrontés à la « vacuité physique » de ces églises. Quand bien même vous y êtes spirituellement présents, cette vacuité nous interroge et nous blesse. Elle est une épreuve inédite dont nous cherchons la fécondité. Une épreuve qui a le goût, le sens, la profondeur, du mystère même de la Croix. Car enfin nos églises ont un lien intime avec la Croix. Parfois même, au sol, elles en dessinent le signe. Parfois même dans certains arts, comme l'art roman, l'abside d'une église va être décalée, comme pour signifier la tête penchée du Christ expirant. Nos églises de pierre sont comme unies dans leur forme, dans leur beauté, à la Croix, qui y est omniprésente.

Mais cette année, ce ne sont pas simplement les églises de pierre pour lesquelles nous voulons avoir de la compassion. Alors qu'il était dans le lieu du Temple, Jésus nous a dit que le Temple fait de pierre ne visait que les temples de l'Esprit, qu'il était lui-même dans son corps et que nous sommes à sa suite : « Détruisez ce temple et en 3 jours je le relèverai ». Nos églises de pierre n'ont pour but que de sanctifier nos âmes, que de sanctifier les hommes. En cette célébration de la Passion est toute proche de nous la souffrance des hommes et femmes de notre temps, tout proches de nous et dans le monde entier, souffrant de ne pas fêter Pâques, ou tout simplement éprouvée par cette situation pénible qui les affecte dans leur chair, dans leur travail et dans tant de dimensions de leur vie habituelle. C'est l'heure pour nous chrétiens de la compassion, en faveur de ces temples de l'Esprit Saint, de ces églises personnelles que nous sommes tous et en qui le Seigneur veut demeurer.

Ce lien avec la Croix est d'autant plus marquant que quand nous regardons l'histoire, nous voyons que ce que nous vivons n'est pas arrivé depuis la construction même de nos églises, depuis le IV^{ème} siècle, où les chrétiens ont commencé à pouvoir se réunir publiquement, à quitter les foyers domestiques où du temps des persécutions, les célébrations se faisaient. Ils ont donc pu alors librement construire des églises. Et contemporanément, cette construction des églises était marquée d'une redécouverte extraordinaire de la croix : Sainte Hélène au début du 4^{ème} siècle, commandant des fouilles archéologiques à Jérusalem, découvre ce que nous appellerons la « vraie Croix ». Les chrétiens jettent alors un regard nouveau sur ce « symbole » qu'auparavant on ne représentait même pas. La Croix va devenir l'identité même du chrétien. Quand la Vierge Marie, par exemple, apparaît à Lourdes - et j'y pense parce que je pense à tous les malades - , la première chose qu'elle fait : elle invite Bernadette à faire son signe de croix. La Croix, notre unique espérance, est notre fierté. Mais il a fallu trois siècles de confinement aux chrétiens pour en prendre conscience. Il a fallu qu'ils intériorisent ce mystère de la souffrance du Christ qui ne condamne pas mais qui nous sauve. Sans doute leur mémoire était-elle encore blessée de cette peine inouïe des premiers apôtres, ne comprenant pas comment cette crucifixion, cette dérélition totale, pouvait être celle du Fils de Dieu. La Croix était une blessure dans la communauté chrétienne primitive. Et progressivement dans le secret des cœurs avant de l'être dans leur identité et dans les représentations de l'art, elle est devenue une grâce. Elle est devenue la source et bien plus qu'un symbole. On voulait alors la vénérer. Quand on a redécouvert la Sainte Croix, on

s'en arrachait le morceau de relique, parce que toucher la Croix, c'était peut-être, mystérieusement, se faire pardonner d'avoir été absent ce premier vendredi saint. Car en effet, en ce premier vendredi saint, où Jésus, confiné au calvaire, n'avait que très peu de ses disciples à côté de lui, il était bien seul. Quelque part cette célébration de la Passion nous ramène directement, et à nos premiers frères et sœurs aînés chrétiens qui vivaient confinés, qui célébraient intimement, parfois en l'absence de prêtres. Et allant jusqu'au bout, jusqu'à ce premier vendredi saint où le cénacle était un lieu fragile, où seul Saint Jean, dont on va lire maintenant la Passion parce qu'il avait le regard intérieur avait posé sa tête sur le cœur du Seigneur, et Marie qui est toujours là "debout au pied de la Croix", étaient présents.

Tous les rites de cette liturgie sont l'expression d'une forme de gravité, de dénuement, de pauvreté. Son caractère dramatique veut rappeler la gravité de la mort du Christ, non pas pour se faire de la peine, mais pour mieux y communier. La sobriété de cette église que vous ne pouvez deviner qu'à travers l'écran, enlevée de tous ses appareils de fête, est une invitation à se revêtir d'une forme d'humilité. Humilité devant l'épreuve du Christ. Humilité aussi devant l'épreuve de ce temps, devant l'épreuve de nos frères et sœurs partout dans le monde. Il y a une communion intime entre la Croix du Christ et l'épreuve que nous vivons aujourd'hui. Chers frères et sœurs, si vous avez à portée de main une croix, celle de votre chapelet entre vos mains ou une autre, prenez-là avec vous en ce moment. Tout à l'heure, dans la suite des rites de cette célébration, nous l'embrasserons pour vous, cette croix que tous les chrétiens ont vénéré, que l'on demande à l'heure du viatique en même temps que la Sainte Eucharistie, cette croix que l'on fait sur les enfants et les catéchumènes au moment du baptême. Vous aussi, en communion avec la souffrance de Jésus et celle de nos temps, vous pourrez l'embrasser. O croix, notre unique espérance, ce signe par lequel nous vaincrons, illumine-nous, et à l'école de Saint Jean dont nous lisons maintenant le récit de la passion, fais-nous entrer dans le mystère du sacrifice du Christ. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ». C'est ce que nous essayons de comprendre maintenant.